

**J'écris d'abord pour moi-même avec des lecteurs réels ou virtuels. Qu'ils me lisent ou non est important mais secondaire par rapport au fait d'écrire.**

C'est donc peut-être d'abord pour moi seul que je corrige mes coquilles. Malgré l'attention que je leur porte tout en essayant d'écrire assez vite (car ce genre de lettre ne mérite pas un appesantissement quelconque de ma part), il y en a toujours qui me sautent aux yeux même après une relecture. C'est devenu chez moi une obsession pointilleuse. Les coquilles sont comme ces sales petits bugs qui traînent toujours dans les meilleurs programmes (particulièrement dans les meilleurs). Ce sont comme des hors-la-loi dans une société idéale, un Daniel Pisters dans la Cité de Platon). Je me corrige donc (j'ajoute une précision et supprime une confirmation veule sur l'opinion commune sur les « monstres »):

Je viens de lire dans la revue Reflets : « Lettre ouverte d'un auteur mort » de Michel Ducobu, réponse à « Un auteur qui se censure est un auteur mort », article signé par Nadine Monfils. Je ne connais que de nom cette auteure, et ne la défendrai en aucune manière non pas parce que je ne l'apprécie pas, mais simplement parce que je **ne** la connais pas, **n'**en **n'**ayant lu une seule ligne (et ce qui en est écrit par ailleurs dans Reflets m'ôte toute envie de la lire, bien que le compte-rendu d'Isabelle Fable lui soit favorable).

Pourtant, je suis d'accord avec Nadine Monfils et en désaccord avec Michel Ducobu dont j'apprécie pourtant (parfois même hautement) l'écriture.

Le problème n'est pas de se censurer ou non pour faire plaisir aux autres, pour ne pas les choquer, qui n'est qu'une nécessité externe (et donc relative). Le problème est dans la nécessité interne de se censurer pour préserver la qualité de son écriture. Or, si l'on en arrive à devoir se censurer pour des raisons internes, on écrit absolument contre soi, tandis que si l'on se censure pour des nécessités externes, on ne se censure que relativement, et cela a moins d'importance.

Par rapport à la seule nécessité interne qui m'intéresse, Michel Ducobu qui prétend la sentir, écrit donc au moins quelquefois contre lui-même. Il doit un peu lutter pour préserver sa qualité d'écriture contre son propre démon et ses fantasmes. Ce qui indique que Michel Ducobu, en tant qu'auteur, est envahi de fantasmes de mauvaises qualité. Que ceux-ci peuplent l'écriture d'une Nadine Monfils et qu'elle n'éprouve pas la nécessité interne et encore moins externe d'en purger ses livres (qui perdraient ainsi leur saveur pour le consommateur), ne représente pas pour moi un sujet intéressant à débattre.

S'il m'arrive de temps en temps d'écrire des horreurs et de les envoyer à d'autres, plus **d'en dans** le but de les choquer que de les séduire et de finir par savoir en vivre (l'écriture ne devenant alors que le beurre que l'on peut mettre dans ses épinards), ses horreurs sont toujours au moins bien écrites (du moins me semble-t-il) et la qualité de la forme rattrape toujours de mon modeste point de vue la mauvaise qualité éventuelle du fond. Je n'ai pas besoin, je n'éprouve aucune nécessité interne ni externe de me censurer, car d'abord je coule toujours la substance, le sens, dans une forme, un moule de qualité et cela ne me demande aucun effort : ce processus est au moins aussi naturel pour moi que les plus bas instincts qu'il me permet parfois d'exprimer. Une forme de qualité est une forme d'autocensure du fond, puisqu'elle formate celui-ci de manière adéquate en fonction d'une certaine esthétique, qui pour moi est l'unique éthique qui vaille la peine d'être respectée vis-à-vis du lecteur et de soi-même (**précision nécessaire : il n'est donc pas nécessaire de se censurer davantage que le style n'implique intrinsèquement de le faire ; pas de censure extrinsèque donc**).

Un exemple d'horreur que je me suis permis d'écrire récemment, dans le contexte d'une évocation **du monstre de** Gille de Rais : « Certes, je n'hésiterais pas à trancher la gorge d'un enfant, si mon respect immense et ma crainte de la Loi ne m'en empêchait. Mais ce geste ne m'intéresse pas en soi.

Je ne saurais par contre trancher la gorge d'un agneau. Or, je mange de l'agneau et, à ma connaissance, pas d'enfant. N'est-ce pas paradoxal ? »

C'est horrible mais c'est correctement, proprement écrit, dans un esprit de paradoxe qui mérite de faire réfléchir.

Entre nous je pense que, par nécessité externe aussi bien qu'interne, je ne saurais égorger un enfant, même si je savais que celui-ci allait devenir un politicien belge (pourtant beaucoup de gens très moraux prétendent qu'ils n'auraient pas hésité à tuer Hitler au berceau).

Il est évident que je suis d'accord avec Michel Ducobu sur la nécessité interne de préserver à tous prix la qualité de son écriture, mais le fait de devoir s'autocensurer pour parvenir à ~~la~~ le faire implique que l'écrivain écrit contre lui-même, qu'il tue une bonne (mauvaise) partie de lui-même et que donc, en un certain sens, il s'agit d'un écrivain mort.

Précision :

On pourrait me reprocher un clivage entre la notion d'intrinsèque et celle d'extrinsèque, comme si elles ne se rejoignaient pas. Il est évident que l'individu porte (malheureusement peut-être) la société en soi (de même que la société se construit sur une certaine image de l'individu), comme l'élément d'un ensemble contient au moins une image de l'ensemble. Ma différenciation entre l'interne et l'externe se construit donc évidemment sur la base évidente de leur enchevêtrement inhérent.